

XXVIII^e CONFERENCE DE KENT
 =====

EXPERIMENTATION SUR L'HOMME SAIN

"PROVINGS"

Organon §§ 105, 107, 108 :

§ 105. - Le deuxième point de la marche à suivre dans l'Art de guérir constitue dans la recherche des instruments destinés à la guérison des maladies naturelles, à étudier la puissance pathogénésique des médicaments, afin, quand il s'agit de guérir, de pouvoir en trouver un dont une partie des manifestations symptomatiques constitue une maladie factice aussi semblable que possible à la totalité des symptômes caractéristiques de la maladie naturelle à guérir. Tel est le devoir du véritable médecin.

§ 107. - La connaissance des effets réels produits par les médicaments (effet pathogénésique) ne saurait être envisagée par leur application clinique ab usu in morbi. Cette méthode n'est capable de révéler que peu ou rien de précis à ce sujet et cela, même quand ils sont pris sous une forme simple et toujours seuls à la fois.

Au reste, leurs effets purs, c'est-à-dire ces modifications spéciales de l'état physiologique provoquées par l'expérimentation sur l'organisme sain, ne peuvent, chez les malades, que rarement être décelés, parce qu'ils se mêlent aux symptômes de la maladie naturelle présente.

§ 108. - Il n'y a donc pas de moyen plus sûr et plus naturel pour découvrir infailliblement les effets propres des médicaments sur l'être humain sensible, que de les essayer :

- A) sur des individus sains,
- B) à doses modérées d'abord,
- C) chacun séparément les uns des autres, pour constater expérimentalement,
 - quels symptômes,
 - quelles perturbations,
 - quelles altérations

chacun d'entre eux provoque sur l'état physique et psychologique, c'est-à-dire quelles manifestations pathologiques ils occasionnent ou ont la tendance à produire. Car, ainsi qu'on l'a vu plus haut (§24 - §27) toute la vertu curative des médicaments est fondée uniquement sur le pouvoir qu'ils ont de modifier l'état de santé, ce qui est illustré par l'observation résultant des effets de cette faculté.

Je ne pourrai jamais assez vous conseiller de relire attentivement et d'une façon détaillée la première partie du § 70 de l'Organon, qui expose la doctrine en général, car elle traite de notions qui vous seront toujours utiles dans la pratique et parce que cet exposé renferme les bases mêmes des lois et des principes les plus anciens.

La première partie de notre étude représente ce qu'on pourrait appeler l'homoéopathie théorique, ou si vous voulez, les principes de la méthode; une fois connus, on peut alors aborder l'application pratique de cette doctrine dans les maladies. Chemin faisant, nous nous apercevrons que la manière d'étudier les affections morbides - ce qui concerne la pathologie - est totalement différente dans notre école de celle enseignée dans le camp allopathique. Malgré l'acquisition de ces connaissances théoriques et pratiques, nous n'aurons cependant pas encore atteint notre véritable objectif et ce ne sera que dans une troisième étape que nous y parviendrons, dans celle qui touche plus particulièrement la Matière Médicale (§§ 143 et suivants).

Nous avons vu que l'on doit étudier les maladies en se rappelant qu'il s'agit de personnes malades, dont il faut recueillir les symptômes avec soin, considérant ces derniers comme le langage de la nature, et que leur totalité renferme l'essence, les caractères et tout ce qu'il est utile de connaître concernant à la fois la maladie et le malade, au point de vue biologique, physio-pathologique et thérapeutique.

Le sujet dont nous allons nous occuper maintenant est le moyen d'acquérir la connaissance des instruments propres à combattre les maladies humaines. Nous savons parfaitement bien que dans l'école officielle il n'y a aucune ligne de conduite arrêtée pour connaître la valeur réelle des médicaments, sinon ab usu in morbi, c'est-à-dire par leur expérimentation sur les malades (et aujourd'hui comme autrefois par des expériences de laboratoire sur les animaux - Trad.).

Hahnemann condamne ce procédé et le déclare dangereux, parce que d'abord il expose l'être vivant à souffrir et ensuite à cause de son incertitude. Bien qu'il ait été employé et ait subsisté depuis des centaines d'années, il ne s'est jamais révélé comme étant le fruit d'un principe ou d'une méthode capable de guérir les maladies de la race humaine.

En homoéopathie, au contraire, le fondateur s'est livré à des expérimentations de médicaments sur l'homme sain (1) avant d'étudier leur

(1) Que de critiques n'a-t-on pas élevées contre ces expérimentations! Il n'y a pas d'homme absolument sain, a-t-on dit! Dans ce cas, il n'y a pas d'animal non plus absolument sain.

Hahnemann, puis ses disciples, n'ont pas fait ce travail de sacrifices sans s'entourer de multiples précautions. Ils se sont précisément donné la peine de donner des détails extrêmement précis et minutieux sur la méthode à suivre, le choix des sujets, les moyens d'éliminer les facteurs psychiques et d'auto-suggestions, la façon d'administrer les médicaments, les doses, leur répétition, le régime et programme de vie à observer, le protocole des observations recueillies, l'examen critique par le directeur de l'expérimentation, etc. (Trad.).

application dans les maladies. En d'autres termes, Hahnemann a d'abord construit la Matière Médicale, puis ensuite seulement procéda à l'examen des malades afin de découvrir à quel remède leur état correspondait le mieux. Tandis qu'aujourd'hui l'homoéopathie ainsi que sa Matière médicale étant bien établies, l'examen du patient précède, dans chaque cas, l'examen de la Matière médicale. Mais au point de vue utilitaire ces deux choses vont pratiquement l'une avec l'autre.

Pour qu'Hahnemann puisse consulter la Matière médicale, il a bien été obligé d'abord d'en établir une, puisqu'il n'y en avait point sur laquelle il puisse se baser, aucune expérimentation sur l'homme sain avant cette époque n'ayant encore été faite systématiquement. Mais, maintenant nous possédons des instruments que nous pouvons utiliser, nous avons des médicaments expérimentés.

Lorsque le fondateur de l'homoéopathie se rendit compte de la tendance fallacieuse de l'Ecole allopathique et qu'il fut littéralement dégoûté par la thérapeutique et les procédés utilisés à son époque - alors que ses enfants étaient malades - lorsqu'il se mit lui-même entre les mains de la Providence et affirma sa confiance en Dieu de n'avoir pas créé ces petits êtres pour la souffrance, ni pour aggraver encore leur état par des drogues violentes, alors son esprit se trouva dans l'attitude appropriée pour faire une découverte. Un sentiment de réprobation et de lassitude jusqu'à l'écoeurement pour tous ces traitements vains et inutiles, l'amènèrent à un aveu d'impuissance, lui démontrant que tout ce qui dépendait de l'opinion des hommes devait être rejeté. Cela le plaça dans une attitude d'humilité profonde et de conviction intime de l'existence d'une Divine Providence (1).

Or, un tel état d'humilité favorise la réelle compréhension spirituelle. Et vous apprendrez qu'aussi longtemps qu'un homme se croit infailible et se considère comme un dieu, tant qu'il ne peut regarder au delà de lui-même, son esprit est borné. Quand, au contraire, il commence à se rendre compte combien il est petit et imparfait, qu'il réalise ses défauts, c'est alors le commencement de la sagesse. Une attitude opposée bride l'esprit humain et l'écarte de toute connaissance.

J'ai enseigné suffisamment longtemps pour avoir l'occasion de

(1) Quoiqu'on voie percer dans de nombreux passages de ses oeuvres la vraie piété et la foi sincère d'Hahnemann, nous croyons que ses dernières paroles prononcées peu d'instant avant sa mort méritent d'être transmises à la postérité. Au retour d'un accès d'asphyxie, sa femme, désespérée, s'écria: "Vous avez soulagé tant de maux d'autrui, que la Providence pourrait à vous plutôt qu'à d'autres, faire grâce de tant de souffrances." - "A moi? répondit-il d'une voix entrecoupée, pourquoi à moi? Chacun dans le monde agit selon les facultés et les forces qu'il a reçues d'En Haut; le plus ou le moins n'est pesé que devant le tribunal des hommes, mais non devant celui de la Providence. La Providence ne me doit rien, mais je lui dois beaucoup, et même tout." (V. Jahr. Gaz. gén. hom., XXIV. p. 258).

faire de nombreuses observations et je pense utile de vous en communiquer quelques-unes. J'ai vu un nombre assez important de jeunes médecins se détourner de l'homoéopathie après l'avoir pourtant adoptée et prétendu l'avoir exercée et en effet semblé capables jusqu'à un certain point de la pratiquer. Je me suis souvent demandé pourquoi, après s'être affichés publiquement comme praticiens homoéopathes, ils avaient abandonné cette méthode? Eh bien, j'ai remarqué dans chaque cas, que cela provenait simplement d'un manque d'humilité. La grosse erreur consiste à ne tourner qu'autour de soi, à faire de l'égoïsme pur, ce qui bloque le cerveau et supprime toute possibilité de claire compréhension.

L'homme s'écarte toujours du chemin de la Providence quand, satisfait de lui-même, il se dit: "Oh! maintenant j'ai accompli tant de choses et je ne vois pas ce que j'aurais de plus à apprendre." C'est là une mauvaise attitude, car l'orgueil et la satisfaction de soi-même aveuglent et enlèvent au médecin la possibilité de trouver le bon remède, en l'empêchant de saisir "l'esprit" de la Matière Médicale.

Le médecin homoéopathe, de même qu'un pasteur ou un prêtre, devra constamment s'efforcer de se maintenir dans un état de pureté morale, d'humilité et d'innocence. S'il ne le fait pas, tôt ou tard il sombrera, car il n'y a rien qui détruit plus rapidement un homme de science que la présomption. Combien n'en voyons-nous pas de ces médecins de l'Ecole officielle, pleins de suffisance et bouffis d'orgueil? Les savants qui sont avant tout modestes et simples sont les plus sages et les plus dignes de mérite et personne ne contestera que ces qualités n'ont pu être acquises que par des luttes terribles et constantes sur eux-mêmes, afin de maintenir une attitude de self-contrôle, c'est-à-dire de maîtrise de soi, leur permettant d'atteindre cet état de simplicité et d'innocence.

De grandes connaissances et une vaste érudition rendent l'homme simple et modeste. Ce profond savoir lui fait réaliser toute son impéritie, combien il a encore à apprendre et combien il est peu de chose ici-bas. Une connaissance limitée, au contraire, le rend prétentieux et ridicule et lui fait croire qu'il sait tout, puis il oublie encore le bien faible bagage de son savoir; plus il se sent un homme d'importance et plus il développe son complexe de supériorité. Soyez bien assurés que plus un personnage sachant et bien informé se sent petit, plus grande est sa compétence. Mais pour arriver à ce but, il est nécessaire d'être constamment avide de s'instruire et d'être prêt à acquérir des connaissances, d'où qu'elles puissent venir.

N'observons-nous pas dans le monde scientifique tant d'horribles basses jalousies et de sentiments de haine envers ceux qui sont plus habiles et plus intelligents que nous-mêmes? Celui qui n'est pas capable de dominer et de contrôler de pareils sentiments n'est ni prêt, ni même qualifié pour pénétrer dans la science de l'homoéopathie. Il doit être détaché de pareilles choses; il doit savoir mettre de côté de telles mesquineries et se préparer à puiser à toutes les sources, pour autant qu'elles soient sérieuses et sûres. C'est dans cet état d'esprit, et seulement dans celui-là que le médecin pourra alors entreprendre l'étude de la Matière Médicale.

Nous avons déjà signalé qu'Hahnemann n'en avait aucune à sa

disposition quand il a débuté. Il n'avait pas la ressource de consulter des livres, de pouvoir lire et méditer pour trouver les remèdes représentant par leur symptomatologie l'image des maladies humaines. Il ne possédait aucun matériel d'étude et c'est pourquoi il lui fut nécessaire de créer de toutes pièces une Matière Médicale. On peut facilement concevoir l'état de désespoir dans lequel s'est trouvé ce grand novateur et pourquoi il n'était pas loin de penser qu'il n'y avait aucune connaissance vraie et positive ici-bas. Il médita et réalisa alors qu'on ne saurait jamais rien obtenir de la Matière Médicale tant qu'on se baserait sur l'anatomie pathologique et sur la maladie seulement. Une véritable Matière médicale scientifique ne pourrait être bâtie qu'en observant l'action des médicaments sur des gens bien portants (1).

Hahnemann se mit immédiatement à l'ouvrage, mais il ne commença pas à expérimenter ses médicaments sur les autres, non, il le fit en premier lieu sur lui-même, et pour ce faire, il absorba un jour une forte décoction d'écorce péruvienne pour en éprouver les effets. Il laissa aux symptômes tout le temps nécessaire pour se développer pleinement et à partir de cette première auto-expérimentation du quinquina (que nous appelons China) on peut dire que le premier remède connu de l'homme dans ses propres réactions, était découvert, le premier effet médicamenteux était dévoilé, et que China venait de naître. Pour compléter sa documentation, Hahnemann rechercha dans la littérature de son époque tous les autres effets du quinquina qui avaient pu être accidentellement découverts; il les releva, y ajoutant ceux qu'il avait éprouvés et pu ainsi parachever la symptomatologie de ce remède.

Nous avons déjà signalé le fait qu'après avoir expérimenté China, Hahnemann se rendit compte que ses manifestations se rapprochaient beaucoup de celles de la fièvre dite intermittente, telle qu'elle avait existé de tous temps et que les relations de similitude entre China et le paludisme étaient vraiment très nombreuses et très marquées. Pouvons-nous nous étonner, dès lors, qu'Hahnemann se soit posé cette question.

Existe-t-il une loi de guérison, et cette loi serait-elle la loi des semblables? Serait-il vraiment possible que des maladies artificielles produites par certaines drogues puissent guérir des maladies naturelles similaires dans leurs symptômes? Chacune des auto-expérimentations tentées par la suite ne fit que confirmer toujours davantage cette grande Loi et la fit apparaître plus certaine. Tous les médicaments ainsi expérimentés furent rassemblés pour constituer l'instrument de travail précieux formant notre Codex homéopathique, jusqu'au moment où il devint ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Matière Médicale pure d'Hahnemann et de Matière Médicale des maladies chroniques. Cet ouvrage extrêmement approfondi est tout simplement gigantesque et, avec toutes les adjonctions qui y ont été apportées depuis l'époque de sa première publication, il constitue précisément l'instrument de travail que nous avons examiné.

La meilleure façon d'étudier un médicament est d'en faire l'au-

(1) Ce secours des bien portants a quelque chose d'admirable. Quelle entraide et quelle prévoyance! (Prof. Joannon).

to-expérimentation, c'est-à-dire l'expérimentation sur soi-même. Imaginons un instant que nous allons mettre à exécution cette idée et que cette classe va entreprendre une expérimentation médicamenteuse, ce qu'on appelle un proving. Chaque élève doit commencer par consacrer, disons une semaine au moins, à chercher d'abord minutieusement tous les symptômes qu'il ou elle ressent ou dont il se croit être atteint, soit actuellement, soit ceux qu'il se rappelle avoir éprouvés au cours des derniers mois. Il relèvera et notera soigneusement dans un carnet chaque symptôme puis les classera. Ce groupe symptomatique représentera la déviation de l'état de santé de cet individu à ce moment-là.

Le directeur de l'expérimentation est alors désigné. C'est lui qui décide de la substance à expérimenter, substance inconnue de la classe et de tous les expérimentateurs, dont il sera le seul à en connaître le nom. Il se procurera la drogue sous sa forme la plus grossière et la plus primitive, j'entends la substance même ou la teinture mère, puis il la dynamisera jusqu'à la 30ème atténuation centésimale selon le § 270 de l'Organon, dans 30 flacons de 15 grammes. Il prélèvera quelques gouttes de cette 30ème dynamisation dont il imbibera des petits granules placés dans autant de petits flacons qu'il aura d'expérimentateurs, puis il les remettra lui-même à chaque membre de la classe. Je répète que les expérimentateurs ne doivent pas savoir ce qu'ils prennent et il leur est recommandé de ne pas se communiquer entre eux les symptômes ressentis.

Dès que les symptômes personnels, antérieurs au proving apparaissent, les modifications apportées par le médicament absorbé, sur n'importe lequel de ces symptômes chroniques, sont simplement notées, en précisant si les symptômes personnels ont disparu, sont aggravés, ou s'ils n'ont pas été touchés. Par exemple un sujet souffrant habituellement de maux de tête, notera d'abord si ces derniers sont modifiés ou non par le médicament qui est en expérimentation; mais si ces céphalées par exemple se produisent comme il en avait l'accoutumance, à telle heure ou à telle occasion, sans être augmentées ou diminuées, on ne pourra les considérer que comme une des réactions habituelles à l'expérimentateur, et on pourra par conséquent éliminer du proving toutes ces manifestations pour ainsi dire naturelles à ce sujet particulier; en général, si un médicament exerce une empreinte très marquée sur l'expérimentateur, les symptômes propres à la drogue expérimentée seront bien marqués également et tous les symptômes chroniques personnels du sujet sembleront comme s'effacer et rentrer dans l'ombre, mais lorsqu'une substance d'action plus modeste n'exerce que des effets partiels sur l'individu, cela ne fournira qu'un nombre réduit de symptômes. Ces quelques symptômes cependant, s'ils sont ajoutés à tous ceux déjà éprouvés, dessineront la silhouette de l'effet chronique du remède et représenteront une large physionomie médicamenteuse qu'on pourrait appeler: l'effet de ce remède sur le genre humain.

* * * * *

Passons maintenant à la méthode à suivre pour faire une expérimentation. Après avoir tous reçu un de ces flacons par le directeur de l'expérimentation, chacun des élèves prend une seule fois une dose unique

par exemple 3 globules ou 5 gouttes du médicament; puis il attend patiemment pour observer si cette dose unique produit ou non un effet donné.

Si l'individu est sensible à cette substance, cette seule dose produira déjà des symptômes et il importe absolument que ceux-ci ne soient ni modifiés ni interférés par une répétition hâtive du même remède. Il est indispensable de permettre librement un plein développement des symptômes. Lors de l'expérimentation d'un remède aigu comme Aconitum, il est permis à l'Instructeur, qui connaît les effets de la substance qu'il a donnée, de dire aux élèves: "Si vous êtes sensibles à ce médicament, la réaction se fera dans les trois ou quatre jours qui vont suivre". Il ne sera pas nécessaire de compter davantage pour des remèdes comme Aconitum, Nux vomica ou Ignatia, par contre il faudra attendre beaucoup plus longtemps pour des médicaments comme Sulphur et d'autres homoéoposoriques. S'il nous arrivait d'envisager l'expérimentation d'un remède comme Alumina sili-cata, par exemple, l'Instructeur aviserait la classe de ne pas intervenir pendant au moins trente jours, car la période d'invasion de ce médicament peut atteindre précisément trente jours.

Il est de la plus haute importance de toujours attendre jusqu'à ce que le temps probable de la période prodromique d'un médicament donné soit sûrement dépassé. S'il s'agit d'une substance à courte durée d'action, l'effet se produira rapidement. Nous ne devons jamais oublier, quand nous travaillons la Matière médicale, comme lorsque nous étudions les miasmes, les trois périodes: de prodrome ou d'invasion, de progrès ou d'augment et la période de déclin ou de terminaison. L'Instructeur pourra généralement indiquer d'avance s'il convient d'attendre peu ou longtemps avant de reprendre une nouvelle dose, et par cette seule indication la classe saura si le remède en cours d'expérimentation doit être considéré comme aigu ou comme chronique.

Si la première dose administrée ne produit aucun effet et qu'on ait attendu assez longtemps pour s'assurer que l'expérimentateur n'y est pas sensible, la meilleure chose à faire sera de le sensibiliser à ce médicament. Si nous examinons quelque peu les effets des poisons, nous remarquerons que ceux qui une fois ont été empoisonnés par Rhus deviendront par la suite dix fois plus sensibles à cette plante qu'ils ne l'étaient auparavant. Ceux qui ont été intoxiqués par l'Arsenic deviennent extrêmement réceptifs à ce poison si l'on attend pour le répéter que ses premiers effets se soient tout à fait dissipés. Cependant, tant que ces premiers effets continuent à se développer et que le sujet reste par la répétition sous l'empire de la drogue, il y devient de moins en moins sensible, il s'immunise, se mithridatise comme on dit, de telle sorte que des doses toujours plus fortes deviennent nécessaires pour obtenir un effet. Telle est la règle pour toutes les substances toxiques capables d'affecter l'organisme humain d'une façon patente.

Cette technique peut être appliquée sans aucun risque; par contre, il peut y avoir du danger à répéter les doses pendant quelques jours, puis à marquer un temps d'arrêt, et ensuite à les reprendre. Supposez par exemple que vous vouliez faire l'expérimentation de l'acide arsénieux que nous appelons Arsenicum album; vous découvrez que vous n'êtes pas du tout sensible à cette substance parce qu'aucun symptôme n'est apparu pen-

dant les 30 jours qui ont suivi l'absorption de la première prise. Vous recommencez, mais cette fois, selon les conseils indiqués plus haut, en dissolvant le médicament dans de l'eau et en prenant une cuillerée à dessert toutes les 3 heures pendant trois ou quatre jours. Et voilà que des symptômes apparaissent; à ce moment-là, cessez et sachez attendre. Aussi longtemps que vous discontinuerez, vous n'aurez rien à craindre. Dès que le déroulement des symptômes s'opère, évitez toute nouvelle prise, laissez les effets de l'Arsenic se développer, diminuer, puis disparaître; permettez à cette substance de se manifester librement en la laissant envahir progressivement l'organisme, puis cesser toute action par elle-même, n'interférez pas. Toutefois, si pour une raison quelconque vous voulez intervenir, alors faites-le au moyen d'un véritable antidote. Mais de grâce, ne cherchez pas à modifier une telle action par une répétition de la dose. Ce serait là tout gâter et faire une des choses les plus dangereuses au cours d'une expérimentation.

Supposons maintenant que les symptômes d'Arsenicum apparaissent et se manifestent clairement; après 8 à 10 jours, au lieu d'attendre tranquillement et d'observer, vous vous dites: "Voyons, essayons de réveiller et d'exciter un peu cette réaction, afin de faire jaillir les symptômes d'une façon plus marquée". Qu'allez-vous faire pour cela? Mais simplement en répétant et en augmentant fortement les doses. Eh bien, Messieurs, ce faisant, vous implantez dans votre constitution la "diathèse arsenicale", dont vous n'arriverez jamais à vous débarrasser complètement! Vous interrompez le cycle de ce remède, et c'est là une chose très dangereuse. Cela du reste a été fait à plus d'une occasion et les expérimentateurs ont eu à en supporter les conséquences jusqu'à la fin de leurs jours. Au contraire, si vous n'intervenez pas et laissez cette intoxication arsenicale disparaître d'elle-même, non seulement elle s'effacera entièrement, mais le sujet se trouvera très souvent beaucoup mieux, après cette épreuve, qu'auparavant.

La santé de tous ceux qui se soumettront à une expérimentation bien conduite ne pourra qu'en bénéficier; cette épreuve aidera à rétablir l'ordre et l'harmonie dans l'organisme humain. C'est pour cette raison qu'Hahnemann a de tout temps conseillé aux jeunes gens de faire des expérimentations (voir § 141a de l'Organon).

Une autre partie de la classe n'obtiendra aucun symptôme avec les différentes dynamisations, même s'ils répètent ou augmentent les doses inconsidérément, et s'il s'agit d'Arsenicum, pour obtenir à tout prix une réaction, il leur sera nécessaire d'en absorber une dose massive et substantielle. Les symptômes qui se manifesteront alors ne seront que des effets toxiques, desquels on ne peut apprendre que peu de choses. Les résultats obtenus par la toxicologie telle qu'on l'enseigne dans nos écoles de médecine procèdent d'expérimentations du caractère le plus grossier qui n'apportent aucune finesse dans les détails. Par exemple, si vous prenez de l'Opium à dose tellement forte qu'il vous empoisonne immédiatement, vous n'en verrez surgir que les symptômes sidératifs et communs, tels que la respiration irrégulière et stertoreuse, l'inconscience, la contraction pupillaire, la face congestionnée et bouffie, la constipation, la rétention d'urine ainsi que l'arythmie. Aucun détail n'apparaît, et

vous n'avez sous les yeux que les signes les plus courants et les plus communs de l'intoxication.

La réexpérimentation ou l'expérimentation de contrôle des remèdes présente une grande valeur. La Société homéopathique de Vienne, autrefois, n'avait pas voulu sanctionner délibérément les expérimentations faites par Hahnemann, car elle pensait qu'il était impossible qu'une symptomatologie aussi extraordinaire puisse être le produit de sensations ressenties chez des êtres humains. Cette Société ne voulut pas reconnaître la valeur et l'utilisation de la trentième dynamisation tant recommandée par Hahnemann dans ses expérimentations. Aussi se réunirent-ils tous et décidèrent-ils de réexpérimenter quelques remèdes et d'en essayer précisément la trentième dynamisation. Or, il se trouva que cette Société était de bonne foi. On procéda donc à l'expérimentation de Natrum muriaticum, de Thuya occidentalis et d'autres médicaments, et Watzke fut assez honnête pour dire que malgré ses convictions nettement contraires à ce genre d'expérimentations, il était bien obligé d'admettre que les symptômes obtenus avec la trentième dynamisation étaient irréfutables et se prouvaient même être très intenses. Ainsi, la Société médicale homéopathique viennoise démontra, par ces épreuves de contrôle, que les polychrestes d'Hahnemann avaient été expérimentés d'une façon vraiment intégrale. Les essais qu'ils firent de Natrum muriaticum à la trentième dynamisation furent pour eux une véritable révélation, et persistant malgré ces résultats positifs, Watzke maintint ses préjugés. Il voulut bien reconnaître qu'il avait tort, mais en dépit de cela il continua à n'utiliser que des dynamisations inférieures à la quinzième. Il était imbu de partis-pris, trop forts pour pouvoir élever son esprit jusqu'à la 30ème! Dunham nous rapporte que certains des membres de cette société, quoique ayant observé et vu de leurs propres yeux les meilleurs résultats obtenus avec la trentième et même de dynamisations plus élevées, étaient tellement aveuglés par leurs préventions qu'ils étaient incapables de se rendre à l'évidence, de reconnaître et d'accepter les résultats de leurs propres observations. Comme Dunham l'exprime avec humour: "Ils sont aussi ossifiés dans leurs circonvolutions cérébrales que dans leur charpente osseuse!" Ce qui revient à dire que leur mentalité manquait à un tel point de souplesse qu'elle ne pouvait pas s'élargir. Quand nous disons que les yeux sont fermés, nous parlons au sens figuré, nous voulons dire en réalité que c'est l'esprit qui est fermé, que la compréhension est bornée!

Lisez les §§ 112, 113 de l'Organon :

§ 112. - Dans les anciennes descriptions des suites souvent funestes qu'entraînent les médicaments pris à doses aussi exagérées, on observe des symptômes qui ne se sont pas montrés au début de l'intoxication mais seulement vers la fin et qui sont de nature tout à fait opposée à ceux de la période commençante.

Ces symptômes sont dus à la réaction du principe vital de l'organisme; ils sont contraires à l'effet primitif (§ 67), c'est-à-dire à l'action propre des médicaments sur ce principe.

Ils constituent l'effet secondaire (§ 67), dont on n'observe les traces que rarement ou presque jamais lorsque les expérimentations sur l'homme sain sont faites à doses modérées et dont on ne voit jamais aucun vestige quand les doses sont très faibles. Dans la thérapeutique homéopathique, en effet, les réactions ne vont jamais au-delà de ce qui est nécessaire pour rétablir l'état naturel de la santé.

§ 113. - Seuls les narcotiques semblent faire ici une exception. Comme, lors de leur effet primitif, ils suppriment la sensation, la sensibilité et l'excitabilité, il arrive assez souvent, lorsqu'on en fait l'expérimentation sur des personnes bien portantes, même à doses modérées, que pendant la réaction (effet secondaire), ils présentent une hypersensibilité générale (et éventuellement de l'hyperexcitabilité).

Tout au début d'une expérimentation, lorsqu'un sujet se trouve sous l'influence toxique d'une drogue, cette influence ne semble pas tout d'abord suivre la direction de son courant vital, mais quand la réaction se produit, alors les effets latents et potentiels de la substance donnée, ceux qui sont plus lents à apparaître, semblent agir, si l'on peut dire, dans le sens de l'action vitale. Les symptômes qui se manifestent à ce moment-là sont d'excellente qualité et parmi les meilleurs, c'est pourquoi il est nécessaire, dans l'expérimentation d'un médicament, d'utiliser seulement cette partie d'action médicamenteuse qui sera perturbatrice - et non pas celle qui est inhibitrice - donc celle qui s'écoule dans le sens du courant vital, créant une action légère pervertie dans l'économie et provoquant des symptômes, mais sans pour cela suspendre l'action en cours, comme on l'observe par exemple avec des doses massives d'Opium.

Quand un état d'inhibition se manifeste sur le plan dynamique, toutes les activités de l'économie sont alors comme voilées; c'est aussi pourquoi l'emploi de fortes doses de médicaments pour pallier les douleurs et les souffrances constitue en fait une pratique dangereuse. Nous provoquons toujours une discontinuité dans l'ordre vital quand nous donnons une substance dont l'action ne s'écoule pas dans le courant de l'influx vital.

L'objectif de l'homéopathie consiste à administrer des médicaments soit dans le but de rétablir l'ordre et l'harmonie - et cela toujours par le moyen des plus hautes dynamisations - soit dans l'intention de troubler cet ordre, et c'est ce qu'on obtient par des dynamisations moyennes et plus basses, quand on veut faire des expérimentations. Cependant, nous ne devrions jamais avoir recours à des drogues à l'état brut, à doses matérielles pour des provings, sauf à titre exceptionnel, pour des essais momentanés ou temporaires. Les expériences pharmacologiques à doses massives comme on le fait couramment en médecine expérimentale allopathique n'entrent pas dans le cadre de nos recherches et sont pour nous sans aucun avantage. Au reste, il ne convient d'attacher qu'une importance tout à fait secondaire à toutes les expériences faites avec des substances brutes non dynamisées. Ce qu'elles peuvent nous apporter de mieux serait tout au plus une idée fragmentaire. A moins que l'expérimentation qui a été faite avec des fortes doses ne se complète des symp-

tômes obtenus par les faibles doses, les informations ainsi fournies resteront toujours parcellaires, défectives et sans valeur scientifique pratique. Si nous n'avions à notre disposition que les effets pharmacologiques provoqués par des doses massives d'Opium, nous ne serions capables de l'employer homéopathiquement que dans des conditions similaires présentant ses effets toxiques primaires comme l'apoplexie.

Certains médecins enseignent que pour agir sur les effets primaires, une dynamisation spéciale doit être prescrite et qu'une dynamisation différente doit être donnée pour les effets dits secondaires. Cette distinction n'est pas nécessaire. Je me suis souvent trouvé au chevet de malades apoplectiques qui n'étaient pas loin de mourir si le remède homéopathique approprié ne leur avait pas été administré. J'ai pu observer aussi dans d'autres cas, des malades graves dont le pouls était filant, les yeux vitreux, l'expression hébétée, avec une respiration stertoreuse, l'écume à la bouche, se transformer quelques minutes après l'administration d'Opium CM (1). J'ai vu ces malades aussitôt retrouver une respiration normale et régulière, tomber dans un sommeil profond, puis se réveiller en pleine conscience, calmes et reposés, pour ensuite se rétablir progressivement.

Alumina présente également un état stuporeux voisin de l'apoplexie, c'est pourquoi Alumina et Opium s'antidotent mutuellement. Je me souviens d'un cas d'apoplexie fort embarrassant qui posa pendant quelques jours un problème pour plusieurs médecins et pour moi-même. Le malade était dans un état de profonde stupeur. Opium avait été administré par le médecin traitant, avant mon arrivée, et cela avait arrêté la respiration stertoreuse, mais le malade restait inconscient. Il s'agissait d'une hémiplégie; une observation attentive nous fit remarquer que le côté paralysé était chaud et fiévreux, tandis que le côté sain présentait une température tout à fait normale. Cette constatation fut faite pendant plusieurs jours. Je demandai au médecin traitant ce qu'il pensait de cet état apparemment paradoxal et si l'on ne devrait pas s'attendre à trouver le membre froid du côté paralysé, et il fut de mon avis. A l'examen, tout le côté malade était fiévreux et chaud au toucher, alors que le côté sain était normal. Cette constatation curieuse semblait être le seul phénomène étrange dans ce cas, qui à côté de cela ne présentait que les symptômes pathognomoniques habituels d'un malade qui ne pouvait s'exprimer et était incapable de faire quoi que ce soit, avec encore des intestins complètement bloqués; bref, un de ces cas ne présentant apparemment rien pour une bonne prescription et où on ne savait littéralement pas que faire. Cependant, après une étude approfondie de la Matière médicale, j'arrivai à la conclusion qu'Alumina répondait à cette situation, remède découvert grâce à ce symptôme étrange, rare et bizarre, cité plus haut. Eh bien, douze heures après avoir administré une seule dose d'Alumina à haute dynamisation, cette sorte d'état fiévreux du côté paralysé disparut et le malade reprit pleinement sa connaissance.

Voilà un exemple de ce que peut accomplir l'homéopathie.

* * * * *

(1) 100.000e dynamisation (Kent).

En conclusion, voici quelques considérations sur ces trois termes :

EXPERIMENTATION

ESSAI

EXPERIENCE

Expérimentation : art de solliciter la production des faits qu'on veut observer, pour en assigner la loi, en déterminant les causes et reconnaître la manière dont ces causes agissent : c'est une observation provoquée.

L'observation pure et simple ne nous procure que des notions qui se présentent pour ainsi dire d'elles-mêmes; les connaissances que l'expérimentation fournit sont le fruit de quelques tentatives faites dans l'intention de constater si une est ou n'est pas, si elle est de telle ou telle façon. Elle doit être faite en pleine liberté d'esprit, sans idée fixe ou préconçue. (Littré).

Au point de vue homéopathique, GRANIER nous donne à ce sujet une définition précise et très bien adaptée à notre doctrine :

"L'expérimentation c'est l'essai d'un médicament sur un organisme sain, dans le but de perturber l'équilibre physiologique et de connaître les phénomènes caractéristiques que peut produire telle substance supposée inconnue."

Cette définition est composée de mots qui demandent une courte explication :

Essai signifie que l'on ne sait rien sur la substance que l'on va expérimenter; que l'on ne connaît rien de ce qui va arriver et que l'on va agir sans aucune idée préconçue ou systématique.

L'essai est une tentative, une opération analytique, une épreuve qu'on fait d'une chose pour connaître à quoi elle peut être utile.

Médicament s'applique spécialement aux substances qu'on va expérimenter, ces mêmes substances, administrées à l'homme malade, sont appelées remèdes.

Organisme désigne tout corps vivant, homme ou animal; ce terme général fait entendre que les expérimentations se pratiquent sur les animaux comme sur les hommes.

Sain veut dire que l'expérimentation doit se faire sur les organismes les plus purs possible; on sait bien que la santé parfaite n'est qu'un être de raison; mais il existe des organismes relativement assez purs pour obtenir des effets purs.

Perturber indique l'intention précise de forcer la nature à parler.

L'équilibre physiologique est synonyme de santé.

Phénomènes se dit des faits produits par les expérimentations; les symptômes sont produits par les maladies.

Caractéristiques signifie que l'on recherche surtout à déterminer la physionomie de la substance que l'on expérimente.

Supposée inconnue - avant l'expérimentation, en effet, on ne connaissait pas les médicaments, étant donnée une substance inconnue, l'expérimentation se charge toujours de la faire connaître.

Expérience : experiri - éprouver; perior - peritus - faire, laisser; - connaissances acquises par l'observation ou, d'après LITTRE, par la seule observation répétée du même objet.

L'acquisition d'une véritable expérience en médecine exige non seulement l'aptitude à remarquer et à différencier toutes les parties d'un sujet, mais encore la capacité de réfléchir sur ce qu'on a observé et de s'élever par un travail d'intelligence des phénomènes à leur cause, du connu à l'inconnu. Le talent de bien voir, celui de réfléchir sur ce qu'on a vu, une érudition épurée par la saine critique historique, telles sont les qualités nécessaires pour acquérir l'expérience proprement dite, celle qui distingue le médecin scientifique de l'empirique.

Faire des expériences est tout autre chose qu'acquérir de l'expérience. (LITTRE).

Il existe en médecine une pathologie expérimentale, dont Claude Bernard fut le véritable initiateur. Il y a aussi une physiologie et une thérapeutique expérimentales, mais nous voulons nous cantonner à l'expérience dans le sens où le comprend notre doctrine.

D'après GRANIER, l'expérience est la connaissance des faits que l'on obtient en administrant un remède à un organisme malade, dans le but de rétablir l'équilibre physiologique en neutralisant les symptômes caractéristiques de la maladie.

Tous ces termes doivent être clairs après l'explication précédente.

La méthode expérimentale est la science des faits, c'est-à-dire de leur manifestation ou de leur production et de leur interprétation. La nature crée des faits, les uns spontanément, les autres parce qu'elle est interrogée et même forcée par la science. La raison humaine se charge de l'interprétation de ces faits.

Colliger les faits, les analyser; remonter à leur cause, en allant du connu à l'inconnu; étudier le rapport des causes à effets; pouvoir, après la connaissance des causes, reproduire les effets à volonté,

classer tous ces faits pour en rendre la compréhension plus facile; établir enfin des lois fixes fondées sur la connaissance de ces faits : tel est le rôle des sciences expérimentales. Ces sciences sont les plus sûres, parce qu'elles ont pour instruments :

l'observation,

l'expérimentation et

l'expérience.

L'observation assiste attentive, mais passive à la genèse, à la manifestation des faits, comme un homme assis qui regarderait tomber les fruits d'un arbre.

L'expérimentation force la nature à produire ces faits, comme un homme qui imprimerait à l'arbre de fortes secousses pour en faire tomber les fruits.

L'expérience contrôle ces faits et établit les lois de leurs rapports, comme cet homme étudierait la loi qui préside à la chute des fruits de l'arbre. En d'autres termes : l'observation écoute la nature parler; l'expérimentation la force à parler; l'expérience fait la conversation avec elle.

Donc, toute science qui a le bonheur de tomber dans le domaine expérimental, d'y pousser ses racines et d'y fructifier, est une science parfaitement sûre, parce qu'elle est parfaitement constituée.

Or, la thérapeutique homéopathique peut avoir la prétention d'être au nombre des sciences expérimentales. Elle n'emploie jamais une substance à titre de remèdes, sans que cette substance ait été étudiée, comme sur l'homme sain.

Les effets qu'elle a obtenus une fois par l'expérimentation, elle peut les obtenir d'autres fois, à volonté. Non seulement elle connaît aussi bien que possible la physiologie, mais elle connaît aussi tous les troubles physiologiques que peut révéler l'expérimentation; voilà pourquoi l'on dit bien souvent : expérimentation physiologique. Non seulement elle connaît la physionomie des médicaments, mais elle sait que cette physionomie est pure, c'est-à-dire dégagée des nuances impures que pourraient fournir les symptômes de la maladie si la substance était expérimentée sur l'homme malade. Voilà pourquoi l'on dit bien souvent encore : expérimentation pure.

Au lit du malade, elle acquiert la connaissance des faits que l'on obtient en traitant les maladies au moyen des médicaments qui deviennent alors des remèdes. C'est le fait de l'expérience, laquelle, pour cette raison, est appelée souvent expérience clinique. Elle sait que les substances agissent bien différemment sur l'homme sain et sur l'homme malade. Voilà pourquoi elle peut manier la dynamolexie (choix de la dynamisation) avec une certitude presque mathématique. Elle reconnaît que la

neutralisation des symptômes par les remèdes s'opère par voie de similitude. Voilà pourquoi la pharmacologie (choix du remède), quoique difficile dans certains cas, n'est qu'une manoeuvre très agréable dans la plupart des circonstances morbides.

Donc : connaissance du médicament d'un côté, connaissance de la loi qui gouverne les rapports de ces deux termes, voilà bien des éléments suffisants pour constituer la certitude; certitude égale à la certitude des sciences expérimentales; certitude presque égale à la méthode analytique et synthétique des mathématiques. Ici, point de spéculation théorique, point de données hypothétiques; tout pour la science et par la science expérimentale.

Aussi Hahnemann a pu dire avec orgueil, en parlant de sa pharmacologie : "Que tout ce qui est conjecture, assertion gratuite ou fiction, soit sévèrement exclu de cette Matière médicale. On n'y doit trouver que le langage pur de la nature, interrogée avec soin et bonne foi." (§ 144).

"L'allopathie peut-elle présenter les mêmes éléments de certitude? Elle connaît la physiologie, c'est vrai. Elle connaît les maladies: c'est vrai. Mais connaît-elle le médicament et les rapports de celui-ci avec la maladie? Nullement. Peut-on comprendre qu'un médecin sérieux se contente de la connaissance que lui procure, sur les médicaments, leur usage sur les maladies? Peut-on comprendre que ces résultats, les plus impurs et les plus incertains, servent de boussole à tous les thérapeutes, nos opposants? L'homéopathie a deux pôles pour se conduire: connaissance du médicament et de la maladie. L'allopathie n'en a qu'un: connaissance de la maladie. Quelle est celle qui peut naviguer le plus sûrement sur les flots de la thérapeutique?"

Il est tellement vrai que l'expérimentation est le dogme pivotant de la thérapeutique, qu'il a été entrevu de bonne heure par les anciens médecins. Les vérités sont éternelles. Les unes éclatent et se révèlent tout à coup. Les autres ont des précurseurs et attendent le génie qui doit les dévoiler. Hippocrate découvre le principe des semblables. Galien, d'après une note d'un de ses biographes, essayait les remèdes sur lui-même avant de les administrer à ses malades. Il s'en est fallu de peu que l'homéopathie naquit quelque mille ans avant Hahnemann. Il y a environ un siècle que le dogme de l'expérimentation a été annoncé de la manière la plus précise.

Le grand HALLER a écrit, en effet, dans la préface de sa "Pharmacopée helvétique", ces paroles immortelles: "Primum in corpore sano medela tentanda est, sine peregrina ulla miscelsa, exigua illius dosis ingerenda et ad omnes, quae inde contingunt affectiones, quis pulsus, qui calor, quae respiratio, quae nam excretiones attendendum. Inde ad ductum phaenomenorum in sano obviorum transeas ad experimenta in corpore aegroti."

Pourquoi Haller s'en est-il tenu là? Pourquoi ses successeurs

n'ont-ils pas aussitôt fécondé cette belle idée? Mais non, ils se sont contentés de faire des expérimentations sur les animaux et de recueillir les phénomènes produits par certains empoisonnements accidentels ou coupables. Et l'allopathie se contente encore de cela, et elle marche encore aveugle, avec ce bâton à la main, dans les sentiers de la thérapeutique. Il fallait donc le génie de notre Maître. Si Hahnemann n'a pas fait tout seul le dogme de l'expérimentation, tout seul au moins il en a fait la loi, et ce n'est que depuis ses travaux que ce dogme est le véritable principe pivotant de la thérapeutique.

Au lieu d'embrasser cette grande vérité, nos opposants se sont amusés à lui soulever des objections. Contre qui et contre quoi n'en a-t-on pas fait? Voici les principales :

On ne peut produire par l'expérimentation des maladies véritables. C'est vrai. On ne peut produire que des groupes ou des séries de phénomènes semblables aux groupes et aux séries des symptômes qui constituent les maladies.

On ne peut produire les maladies appelées organiques. C'est vrai. On ne peut pousser l'expérimentation aussi loin sur l'homme, mais on peut la pousser tant qu'on veut chez les animaux. Les empoisonnements et les tentatives de suicide par des médicaments révèlent encore ce que l'expérimentation n'a pas le droit de dire.

Il n'y a pas de santé absolue. C'est vrai. Mais il est des sants relativement parfaites, et qui peuvent fournir les résultats les plus approximativement purs, mais la santé absolue n'existe pas davantage chez les animaux. !

On reproche à Hahnemann de s'être servi aussi des résultats cliniques pour achever ses pathogénésies. Mais la clinique peut être le complément de l'expérimentation. L'homoéopathe sait parfaitement qu'il ne doit pas compter les symptômes qu'il a dissipés en donnant un remède produisant des phénomènes semblables. Mais il peut prendre les symptômes étrangers au remède donné, c'est-à-dire que ce remède n'a pas encore produit sur l'homme sain. Et ces symptômes sont bons à enregistrer.

Hahnemann a trop bien condamné l'essai des médicaments sur l'homme malade, pour aller chercher ses pathogénésies dans ce domaine. "Si on ne donnait, dit-il au § 107 de l'Organon, des médicaments qu'à des personnes malades, même en les prescrivant simples et un à un, on ne verrait que peu de choses ou rien de leurs effets purs, parce que les symptômes de la maladie naturelle déjà existante se mêlant avec ceux que les agents médicaux sont aptes à produire, il serait fort rare que l'on pût apercevoir ces derniers d'une manière bien claire."

Il est cruel et injuste de faire des essais sur l'homme sain. Mais on ne pousse pas des essais jusqu'au point où l'expérimentation serait cruelle et injuste. On peut arrêter la manoeuvre quand on veut. Et d'ailleurs, par qui est fait ce reproche ! Par des hommes qui se servent

d'une lancette, qui emploient des sangsues, des vésicatoires, des cautères, des moxas, des sétons, des scarifications!!!"

Les expérimentations prouvent que les infiniments petits n'agissent pas. Ces messieurs se chargent d'avaler tous les globules d'une pharmacie sans en rien ressentir. Il faut dire une bonne fois que les médicaments agissent toujours selon la réceptivité de l'individu. Les médicaments à haute dynamisation peuvent ne point impressionner certains hommes sains, parce que ceux-ci possèdent un organisme sans réceptivité. La substance qui ne fait rien à haute dynamisation produira ses phénomènes propres à très basse puissance. Mais lorsque l'organisme est malade, plus il est malade, et plus il est sensible à l'action des remèdes, et plus haute doit être la dynamisation du médicament.

Si, par exemple, il faut tant de gouttes de teinture de belladone pour produire le vertige ou le délire, il ne faudrait peut-être qu'une goutte de la 30e dynamisation pour dissiper ce symptôme chez un malade. Il n'est pas à dire pour cela que les médicaments n'agissent pas sur l'homme sain : tout cela dépend de la sensibilité du réactif, car l'homme sur lequel on expérimente n'est qu'un réactif. Sain ou malade, on est plus ou moins sensible. Voilà pourquoi la dose doit toujours être soumise aux règles de la dynamolexie, autant pour l'expérimentation physiologique que pour l'expérience clinique. (Granier).

*

* *